

### 13. « Petite guerre », guérilla et guerre révolutionnaire

Clausewitz n'a en vue que la guerre populaire nationale. Son projet de *Landsturm* consiste en l'armement du peuple entier en vue de la défense immédiate d'un pays. Tous les hommes valides âgés de dix-huit à soixante ans qui ne servent pas dans l'armée sont appelés à combattre. Clausewitz évoque la Vendée et le Tyrol : « Deux ou trois communes se rassemblent et forment une troupe ou compagnie, peu importe le nom, les compagnies d'un même cercle [*canton*] forment une colonne ou milice territoriale et les milices d'une province entière constitueront une petite armée. À la tête de ces formations, il y aura des chefs responsables des communes et des cercles [*cantons*] respectifs et en grande partie élus par eux, ou encore nommés par le roi. Le commandant en chef de toute la milice levée sur le territoire d'une province est choisi par le roi parmi les habitants de cette province. Mais ces chefs des milices territoriales sont investis du rang d'officier de l'armée dès l'instant où ils prennent leurs fonctions. »<sup>1</sup> Clausewitz veilla d'ailleurs à rassurer ceux de ses contradicteurs qui craignaient qu'un tel projet ne débouchât sur un débordement révolutionnaire, en les assurant que « le gouvernement qui suscite lui-même ce mouvement en garde le contrôle »<sup>2</sup>.

Clausewitz a raison de marquer la distinction entre la guérilla et guerre révolutionnaire. La guérilla est une *manière* de faire la guerre, elle peut être pratiquée par des révolutionnaires, mais aussi bien par des forces de libération nationale ne visant pas à un changement du mode de production (ainsi le FLN algérien), par des armées bourgeoises (ainsi les *Chindits* britanniques que le général Wingate a menés sur les arrières japonais en Birmanie) ou par des forces contre-révolutionnaires (ainsi la *contra* nicaraguayenne<sup>3</sup>). La guerre

---

<sup>1</sup> Troisième *Manifeste* de 1812, Clausewitz, *De la Révolution à la Restauration – Écrits et lettre* (op. cit.), pages 296.

<sup>2</sup> Ibid. page 304. L'opposition de Clausewitz au parti absolutiste n'en faisait pas un démocrate : il était hostile à l'idée d'une Constitution ou d'un parlement. Il appartenait au courant libéral qui estimait que l'Allemagne n'avait pas besoin d'une révolution comparable à la Révolution française, en raison des réformes civiles réalisées en 1807-1808 par le baron von Stein (abolition du servage, accès à la libre propriété pour la grande masse du peuple, fin de l'exemption d'impôt pour la noblesse, abolition des restrictions à l'exercice des professions, accès à n'importe quelle fonction pour un roturier, etc.). Clausewitz approuve ces réformes et les juge suffisantes. L'Allemagne n'avait dès lors plus besoin, selon lui, que d'une bonne administration, de monarques respectueux de l'état de droit, de ministères soucieux de l'intérêt général, et de la participation des sujets aux grands intérêts de l'État – toutes choses qui, dans son esprit, n'impliquaient en rien un système représentatif.

<sup>3</sup> L'identification abusive de la guerre populaire à une guerre de guérilla enrichie d'un travail de propagande amena plus d'une fois les stratèges impérialistes à tenter de retourner les méthodes de la guerre populaire contre la guerre populaire. En Indochine, les Français ont ainsi installé des maquis anti-vietminh chez les minorités des hauts-plateaux vietnamiens et anti-FLN chez les Berbères d'Algérie. Les Américains ont également organisé les montagnards du Vietnam en contre-guérilla, avant d'investir dans

révolutionnaire n'est pas une guerre qui se caractérise par sa forme mais par sa cause – contradictions sociales –, donc son but : le pouvoir (dans tout le pays ou dans une partie de celui-ci) comme moyen nécessaire à la transformation des rapports sociaux. Bien entendu, la cause, autrement dit la politique, détermine la forme ; c'est ainsi qu'à la différence de la lutte de libération nationale qui vise à chasser l'ennemi du territoire, la guerre révolutionnaire vise à anéantir l'ennemi. La guerre révolutionnaire est une guerre d'anéantissement : la défaite de la classe dominante signifie sa disparition ; acculée à la défaite, elle ne peut pas négocier. Il y a de nombreuses formes de guerre révolutionnaire : celle de Zapata différant de celle de Durruti. Praticien et théoricien de la guerre révolutionnaire, Mao Zedong a apporté une contribution essentielle au marxisme-léninisme en établissant les principes de la guerre populaire prolongée. Ce faisant, il a doté le prolétariat de sa ligne militaire, de sa théorie et de sa pratique militaires, de valeur universelle, donc applicable partout, selon les conditions concrètes (car les spécificités des conditions concrètes donnent naissance à des formes spécifiques de tactique, de lutte et d'organisation). La guerre révolutionnaire procède à la fois d'une vision du monde matérialiste historique (où la ligne politique est définie par la prise en compte du triple faisceau des contradictions qui déterminent chaque situation nationale concrète : la contradiction entre peuples opprimés et impérialisme, la contradiction entre prolétariat international et bourgeoisie impérialiste, et les contradictions inter-impérialistes), de l'héritage politico-organisationnel du socialisme scientifique (nécessité de la politisation et conscientisation des masses, de la construction et du développement d'un parti de type léniniste, etc.) et, enfin, d'une utilisation de toutes les formes de guerre (terrorisme, guérilla, « grande guérilla »<sup>4</sup>, guerre conventionnelle, guerre secrète, guerre psychologique) en fonction du rapport de force révolution/réaction. Cette catégorisation de la guerre populaire prolongée comme choix militaire de valeur universelle (à l'image du Parti de classe comme choix organisationnel de

---

l'UNITA angolaise et la contra nicaraguayenne. Ces initiatives ont toutes été des échecs. Elles ont pu causer quelques difficultés militaires et provoquer beaucoup de pertes humaines et économiques, elles n'en restent pas moins des échecs parce que la guerre populaire n'est pas qu'une méthode : elle est aussi l'expression de contradictions historiques qui poussent à la lutte anti-impérialiste.

<sup>4</sup> Concept utile forgé par le général Beaufre pour désigner cette « forme d'opération ressemblant par sa puissance aux opérations de la guerre classique mais entièrement différente de la guerre classique par les procédés de combat : la "grande guérilla" opère avec des moyens importants, mais avec les mêmes soucis de secret, de surprise et d'esquive que dans la guérilla ordinaire ». (Général Beaufre, *La guerre révolutionnaire*, Fayard, Paris, 1972, page 68). Les exemples sont nombreux, parmi les plus célèbres : le « raid stalinien » sur les arrières hitlériens du groupement partisan de S. A. Kovpak (vingt-six mois de combats, 10.000 km parcourus entre 1942 et 1944 !) ; la bataille de la Sutjeska menée par quatre divisions de partisans yougoslaves (16.000 hommes) contre sept divisions fascistes (allemandes, croate et italiennes) en mai-juin 1943 ; l'assaut lancé par les 22.000 soldats vietminhs des divisions 308 et 312 contre la ville de Vinh-Yen en janvier 1951 ; ou bien sûr la « Longue marche » de Mao Zedong.

valeur universelle) va directement à l'encontre des affirmations de Trotski selon laquelle « La méthode marxiste est une méthode de science historique et sociale. Il n'y a pas de "science" de la guerre, et il n'y en aura jamais. Il y a beaucoup de sciences auxquelles touche la guerre. Mais la guerre n'est pas en elle-même une science : c'est un art pratique. Comment pourrait-on élaborer des principes d'art militaire à l'aide de la méthode marxiste ? C'est aussi impossible que de créer une théorie d'architecture ou d'écrire un manuel vétérinaire à l'aide du marxisme ». Cette erreur de Trotski fut longtemps celle des théoriciens et des praticiens de la contre-insurrection<sup>5</sup> qui ne virent dans la guerre révolutionnaire que l'utilisation des vieux principes de la guerre de guérilla par les communistes. Les similitudes étaient nombreuses : lutte du faible contre le fort, tactique du harcèlement, du « *tip and run* », nécessité de l'appui des masses aux combattants pour leur ravitaillement, leur dissimulation, leur renseignement, le recrutement, etc. Mais la guerre populaire prolongée, forme marxiste-léniniste de la guerre révolutionnaire, est résolument spécifique en ce que : 1° elle se caractérise du début à la fin par l'emploi de la guerre de guérilla, mais elle combine la guerre de guérilla, la guerre classique, la guerre psychologique, la guerre secrète, le terrorisme et la guerre insurrectionnelle au fur et à mesure de son développement, les premières unités de guérilla constituant en fait une armée conventionnelle en voie de formation ; 2° elle n'a pas un objectif limité et spontané (ainsi la libération nationale) mais un objectif total et précis (révolution sociale et dictature du prolétariat), c'est une guerre d'anéantissement, la nature du but de la guerre impose comme but dans la guerre la victoire militaire totale sur les forces armées ennemies<sup>6</sup>; 3° il lui importe dans un premier temps moins d'user militairement l'ennemi que de l'user idéologiquement et politiquement, en affirmant la légitimité de la lutte révolutionnaire et en dissipant les artifices politiques et idéologiques par lesquels le régime prétend fonder sa propre légitimité ; 4° chaque progrès militaire est lié à un progrès politique inscrivant d'une manière ou d'une autre le développement du nouveau pouvoir dans la

---

<sup>5</sup> Voir à ce propos l'article *Guerre révolutionnaire et contre-insurrection* d'Eqbal Ahmed, de l'Institute of Policy Studies de Washington, reproduit dans *Stratégies de la guérilla* de Gérard Chaliand, Editions Mazarine, Paris, 1979, pages 265-284. Cette anthologie est d'ailleurs surtout intéressante par les "bonnes feuilles" des théoriciens de la contre-insurrection qu'elle contient.

<sup>6</sup> Une guerre de libération nationale peut parvenir à ses fins sans remporter une victoire militaire décisive, mais simplement en prenant l'ascendant politique sur la puissance oppressive, en donnant le sentiment à celle-ci qu'elle ne pourra pas gagner la guerre, en rendant le prix de la guerre insupportable à ses dirigeants ou à son opinion publique, etc. Le FLN algérien gagna la guerre sans remporter la victoire sur le terrain. La guerre du Vietnam a présenté un double caractère : de libération nationale et révolutionnaire (l'offensive du Têt en février 1968 était une de ces défaites militaires qui constituent en même temps une victoire politique, et elle détermina le désengagement américain), mais la victoire sur le régime fantoche sud-vietnamien exigeait ensuite une véritable victoire militaire, une bataille (ou campagne) d'anéantissement : celle de mars-avril 1975.

société (dans des zones libérées dans le tiers monde, à l'intérieur d'organisations de masse comme les syndicats, dans des réseaux de militants dans les métropoles, etc.) ; 5° une longue phase de défensive stratégique et d'offensives tactiques, caractérisée par l'accumulation des forces et une bataille essentiellement politico-idéologique, est suivie d'une phase offensive plus brève visant à l'anéantissement<sup>7</sup> des forces armées du régime.

---

<sup>7</sup> L'anéantissement n'implique pas le choc : la destruction des forces ennemies peut être avantageusement remplacée par leur dissolution. Le travail de dissolution combine le travail politique (essentiellement l'agit-prop), la guerre psychologique (désinformation, démoralisation, etc.) et la guerre secrète (l'élimination des éléments solides du cadre ennemi, la corruption de ses éléments vénaux, etc.). Le travail de dissolution suffit rarement à provoquer seul l'anéantissement des forces du régime, mais il peut les saper à un point tel qu'elles implosent au premier choc.